

**« La nostalgie sans issue » :**

**Identité et rupture chez les femmes écrivains algériens et pieds-noirs**

La nostalgie, ou la « tristesse, souffrance que ressent celui qui est éloigné de sa patrie » selon le dictionnaire de l'Académie française, est une émotion avec une importance particulière pour ceux qui ont quitté l'Algérie pour vivre en France. Pour les femmes écrivains algériens émigrés, cette émotion est presque omniprésente ; elles ont été éloignées de l'Algérie de leurs enfances, une Algérie qui n'existe plus sauf dans le domaine de la mémoire, une Algérie à laquelle un retour est impossible. La nostalgie pour l'Algérie d'antan se voit clairement dans les œuvres littéraires de Marie Cardinal, Malika Mokeddem, et Zahia Rahmani, les femmes algériennes ou pieds-noirs qui se souviennent de la vie, vraie ou fictive, en cette Algérie du passé. Leurs histoires, quoique diverses, ont en commun une nostalgie puissante qui lie les femmes à leurs racines algériennes malgré les changements politiques et culturels qui ont eu lieu en Algérie pendant leurs vies. Ces changements ont beaucoup compliqué les identités de ces femmes, créant une rupture entre deux parties de leurs êtres, l'une qui est liée au passé et l'autre qui est liée au présent. Il en résulte, à cause de ces ruptures identitaires et temporelles, un sentiment de nostalgie extrêmement puissant. L'expression de soi, ou à l'écrit ou à l'oral, fait office de porte de secours ou au moins de réconfort à cette nostalgie puissante parce qu'elle aide à explorer et à reconstituer l'identité.

La nostalgie pour l'Algérie d'antan n'appartient pas à un seul groupe ou à un seul peuple. Elle se fait sentir chez les pieds-noirs d'origine française tout comme chez les Algériens qui vivent maintenant en France. Cependant, de la perspective de la France hexagonale, la nostalgie pour l'Algérie est la plus évidente chez les pieds-noirs, ou les Français qui ont vécu en Algérie avant la guerre, mais qui ont dû aller en France à cause de l'indépendance algérienne. Ces

personnes sont nées en Algérie et ne connaissent aucune autre terre, mais ils ont dû néanmoins bouleverser tout à coup leurs vies pour déménager en France sans espoir de pouvoir retourner là où ils ont toujours vécu. Ce processus a donné naissance au concept de la « nostalgie », une nostalgie particulière aux pieds-noirs pour un lieu et un temps qui existaient seulement par les relations politiques problématiques. Selon un article du *Monde*, il est extrêmement difficile pour le pied-noir « de faire son deuil d'un monde qui n'a peut-être jamais existé et dont les "français" (métropolitains) se détournent » (Bernard). Ce détournement de l'Algérie s'étend même à la négation de la guerre en Algérie qui a déplacé tant de citoyens français ; Zahia Rahmani écrit de sa perspective de fille de harki, mais elle pourrait expliquer aussi la situation des pieds-noirs, quand elle dit au sujet de la France, « Dédouané de toute responsabilité, il feignait d'ignorer, non sans une bonne dose d'amnésie, ma condition. La guerre d'Algérie n'a pas eu lieu, disaient les manuels scolaires . . . Silence, disait le peuple français. Cette guerre je ne l'ai pas vu » (96). Malgré l'oubli collectif chez les Français, les souvenirs de l'Algérie coloniale existent encore chez les individus qui étaient personnellement concernés.

Ce conflit entre la mémoire privée et l'oubli collectif se voit chez Marie Cardinal dans son œuvre plus ou moins autobiographique *Les mots pour le dire* (1975). Cardinal vivait en Algérie comme enfant, mais, en tant que pied-noir, elle a dû déménager en France avec sa mère à cause de la guerre. Comme adulte, elle souffre des problèmes psychiatriques et elle arrive à les résoudre seulement en réfléchissant à son enfance avec l'aide d'un psychanalyste. Bien que la majorité de ses pensées tournent autour de sa relation avec sa mère, sa terre maternelle figure aussi dans ses pensées. Un traitement de l'Algérie en tant que mère métaphorique (Rice 61) est nécessaire pour excaver vraiment son enfance. Après tout, ses racines sont en Algérie ; le pays natal fait partie importante de son identité. Elle conteste : « Il me semble que la chose a pris

racine en moi d'une façon permanente, quand j'ai compris que nous allions assassiner l'Algérie. Car l'Algérie c'était ma vraie mère. Je la portais en moi comme un enfant porte dans ses veines le sang de ses parents » (112). Il est intéressant que, comme adulte revoyant son passé, Cardinal identifie nettement avec les Français : les Français sont les « nous » qui sont en train de tuer l'Algérie. Malgré cela, elle maintient que l'Algérie est sa « vraie mère », une partie permanente de son identité.

On voit ici une rupture importante. L'identité de Cardinal est divisée en deux ; elle appartient aux Français, mais elle vient de l'Algérie. La nostalgie se produit quand le retour à la première partie de son identité, la partie algérienne, devient impossible. Elle ressent de l'émotion forte pour son pays natal parce que, en tant que Française, elle n'a, et elle n'a jamais eu, un rôle légitime à jouer en Algérie. Elle écrit de son sexe, mais l'idée serait la même par rapport à sa nationalité française, quand elle dit, « j'avais pris la guerre d'Algérie pour une affaire sentimentale, une triste histoire de famille digne des Atrides. Et pourquoi cela ? Parce que je n'avais aucun rôle à jouer dans cette société où j'étais née et où j'étais devenue folle » (311). Elle n'a jamais appartenu à l'Algérie, mais l'Algérie reste en elle. Pour ça, Cardinal connaît, même des années après avoir quitté l'Algérie, la nostalgie pour le pays. Son identité présente, celle de femme française, est séparée de son identité passée, celle d'une petite fille en Algérie.

Bien que la « nostalgérie » des pieds-noirs soit la forme la plus connue de la nostalgie pour l'Algérie chez les Français, la nostalgie est aussi puissante chez les Algériens et Algériennes qui vivent en France. Pour Zahia Rahmani, la fille d'un homme dit harki, le retour en Algérie est aussi impossible qu'il l'est pour Marie Cardinal. Rahmani décrit son enfance grandissant en France dans son livre, *France, récit d'une enfance* (2006). Elle ne parle pas

explicitement d'une nostalgie par rapport à l'Algérie parce qu'elle a grandi en France depuis l'âge de cinq ans. Cependant, elle démontre une certaine nostalgie pour son pays ancestral. Cet intérêt pour le pays de sa filiation commence avec les histoires de sa mère. Elle s'adresse à sa mère quand elle écrit, « tu me dis que ces personnages inoffensifs, même morts et lointains, ne s'effacent pas. Cette filiation, dis-tu, je ne peux la nier. Il me faut la connaître . . . c'est en me mettant sur ce chemin des origines, sur cette enquête, que tu as fait durer ma vie » (35).

Connaître ses racines est nécessaire, comme sa mère sait bien, pour établir son identité dans un pays qui n'est pas toujours très accueillant envers les immigrants. Rahmani explique que « En France, nous émergions d'un vide, d'une provenance sans généalogie et c'est au prix de ce déni que l'on devait être accueillis » (36). Quoiqu'elle ait grandi en France, c'est dans le passé de ses ancêtres, et donc en Algérie même, qu'elle trouve les racines de son identité, sans lesquelles elle doit nier une grande partie de son être.

Cependant, à cause de l'identité apparemment harki de son père, un retour à ce pays ancestral est impossible. Il ne reste à Rahmani qu'une nostalgie pour le pays qu'elle n'a jamais connu et auquel elle ne pourra jamais vivre. Au sujet de son premier voyage de retour en Algérie, elle écrit qu'en Kabylie, sa terre ancestrale « j'ai pleuré. J'ai aimé les gens et la terre. À Alger, rien de l'histoire récente de ce pays ne faisait écho en moi » (93). L'Algérie a changé et il ne lui reste que la rupture. Elle décrit sa situation d'immigrée algérienne en France ainsi : « En somme nous étions comme maintenus dans un temps, suspendus dans une cage, qui oscillait entre le nécessaire regret des jours algériens et notre hypothétique entrée dans la communauté française » (97). Rahmani évoque une « cage » parce que c'est un processus complexe et difficile que de se libérer de cet état nostalgique, sans identité fixe. Comment oublier son pays ancestral quand il n'y a pas d'autre lieu d'accueil ? Comme Cardinal, Rahmani a dû quitter l'Algérie ;

contrairement à Cardinal, elle est partie trop tôt pour vraiment connaître ce pays natal. On peut voir dans son œuvre, cependant, que la nostalgie peut exister, même faute de souvenirs personnels, quand on ne trouve pas de nouvelle culture accueillante.

Comme Rahmani, Sultana, la protagoniste du roman *L'Interdite* (1993) de Malika Mokeddem, est une Algérienne qui habite en France et qui est prise d'un sentiment fort de nostalgie. Cette nostalgie pousse Sultana à rentrer au village de sa jeunesse pour une raison que même elle ne comprend pas exactement, car son enfance en Algérie n'était pas facile. Il est possible que Sultana pense qu'un retour en Algérie est la seule façon d'échapper à la nostalgie persistante qui est toujours avec elle. Elle dit, par exemple, « Je ne veux plus endurer l'invivable, la nostalgie sans issue » (157). On voit que comme Rahmani, Sultana se sent que la nostalgie est comme une cage à laquelle il est presque impossible d'échapper, malgré le fait que ses expériences en Algérie comme enfant étaient assez négatives à cause de l'histoire tumultueuse de sa famille. L'existence de cette nostalgie inattendue et difficile à échapper semble être liée au fait que Sultana n'a jamais réussi à trouver d'identité autre que son identité algérienne ; elle a vécu la même rupture que Cardinal et Rahmani. Elle trouve que la France n'est pas accueillante et que les Français la voient selon leurs préjugés et leurs stéréotypes, sans comprendre les nuances de son identité. Elle est convaincue que « Maintenant en France, je ne suis ni algérienne, ni même maghrébine. Je suis une Arabe. Autant dire, rien » (131). Cependant, elle ne garde plus son identité algérienne ; elle dit « je ne suis pas plus algérienne, ni française. Je porte un masque » (132). En outre, il serait impossible pour elle de se retrouver en tant qu'Algérienne à cause des changements du pays. Alison Rice explique que : « her country has moved on, it has changed to such an extent that she is not at home there, that she is a veritable anachronism, a vestige of a period and a place that no longer exist » (Rice 141). Il n'y a pas d'issue de la

nostalgie jusqu'à ce qu'elle découvre une autre identité, une nouvelle identité qui dépend d'un lieu et d'une culture qui l'acceptent.

Donc, on voit dans les cas de Cardinal, Rahmani et Sultana que la nostalgie pour l'Algérie se fait sentir chez les femmes qui ont des passés algériens, mais qui vivent en France, un pays qui ne comprend pas et ne veut pas comprendre leurs histoires compliquées. La nostalgie peut caractériser aussi bien les femmes qui se souviennent de l'Algérie qu'une femme qui bénéficie seulement des histoires familiales du pays. La nostalgie peut se produire même quand les souvenirs de l'Algérie ne sont pas tout à fait positifs. La nostalgie semble donc être plutôt liée à une rupture d'identité et un manque d'identité fixe dans le nouveau pays qu'aux souvenirs spécifiques et positifs de l'Algérie. Cette nostalgie est peut-être quelque chose d'autre que, ou quelque chose au-delà de, la nostalgérie comme la décrit Nancy Wood, qui la définit comme : « enduring melancholy over the traumatic loss of an idealized love object » (Wood 178). C'est vrai que la nostalgie persiste à tout jamais si on ne peut pas trouver d'autre identité culturelle et c'est vrai aussi qu'il y a une perte qui est « traumatisante » et qui engendre cette nostalgie puissante. Cependant, ce n'est pas la perte d'un « objet » qui est importante, mais plutôt la perte d'une partie de soi, d'une identité entière et cohérente. La nostalgie n'est pas seulement la perte d'un lieu ou d'une époque, mais, pour ces femmes, c'est la rupture identitaire qui vient avec cette perte.

Heureusement, parce que cette nostalgie est engendrée par les changements extérieurs mais liés étroitement à l'identité personnelle, il y a une issue de cette cage nostalgique pour ces femmes, même s'il reste impossible d'effectuer un vrai retour en Algérie. Chacune de ses femmes trouve que l'expression de soi, ou à l'écrit ou à l'oral, peut servir de manière de commencer à reconstituer une identité cohérente. Christiane Chaulet-Achour, au sujet de

*L'Interdite* de Mokeddem, écrit que : « L'écriture qui accepte d'être retour sur le passé – noyau irréductible de toute écriture autobiographique – fonctionne comme thérapie » (306). Cela est vrai pour l'œuvre de Mokeddem, mais on pourrait bien dire la même chose par rapport à Cardinal et Rahmani. En parlant ou en écrivant de soi et de sa propre histoire, il faut construire ou reconstruire une identité, une identité qui peut bien être complexe, multiculturelle et liée au présent tout comme au passé. Cela est au moins le début d'une issue de la nostalgie.

Pour les pieds-noirs comme Cardinal, cette communication libre au sujet du passé est particulièrement difficile. L'article du *Monde* explique que le sujet de l'Algérie est tabou pour la plupart des Français et que « son illégitimité sociale rend presque impossible la transmission de sa mémoire aux nouvelles générations » (Bernard). Cette impossibilité de communication contribue à l'impossibilité d'échapper à la nostalgie, comme on le voit dans le récit de Cardinal. C'est seulement quand elle commence à creuser dans son passé, y compris son enfance en Algérie, qu'elle commence à guérir. Ce creusement est incité par une psychanalyse qui exige qu'elle parle régulièrement de ses expériences passées. L'acte de parler de son enfance fait revivre son passé d'une façon qui lui permet de l'analyser. Elle explique, par rapport à une de ses premières séances chez le psychanalyste : « Les mots faisaient revivre la scène. J'étais la petite fille de nouveau. Puis quand l'image s'effaçait, que je redevais une femme de trente ans, je me demandais pourquoi cette attitude rigide, ces mains fermées sur la nappe, ce dossier défendu ? Pourquoi cet ennui, cette gêne en face de mon père ? Qui m'avait imposé tout cela et pourquoi ? . . . J'étais vraiment elle et vraiment moi » (85). Exprimer son passé à l'oral l'aide à commencer à comprendre son passé, à répondre à ces questions auxquelles elle n'a jamais réfléchi auparavant. Comprendre d'où elle venait et comment elle a été formée est, pour Cardinal, la première étape de la guérison de l'identité déchirée et la nostalgie qui en résulte.

L'élément peut-être le plus important dans la reconstitution de son identité, pourtant, c'est l'écriture. Cardinal raconte qu'elle commence à écrire sérieusement presque par hasard : « Puis un jour, avec ma machine à écrire, j'ai commencé à transcrire mes carnets sur des feuilles de papier. Je ne savais pas pourquoi je faisais cela » (254). Cependant, l'écriture devient de plus en plus importante dans sa guérison. En écrivant, elle continue le processus qui a commencé chez le psychanalyste, le processus de se comprendre et de construire son identité à nouveau. Elle parle de son écriture quand elle dit : « Ma vie était entièrement transformée. Non seulement j'avais découvert le moyen de m'exprimer mais j'avais trouvé toute seule le chemin qui m'éloignait de ma famille, de mon milieu, me permettant ainsi de construire un univers qui m'était propre » (271). L'écriture, de pair avec la parole, donne à Cardinal le pouvoir de se créer à nouveau et donc d'échapper à son passé. Pour elle, l'issue de la nostalgie est la création d'une identité nouvelle qui est séparée de son passé. Ce n'est pas l'oubli, mais c'est une manière de consciemment rejeter les contraintes de son enfance et de son adolescence.

La ré-création de l'identité à travers la communication est peut-être plus facile pour Cardinal que pour Rahmani ou Sultana. Cardinal est d'origine française ; elle a donc moins de problèmes à accepter et à être acceptée par la culture où elle doit passer le reste de sa vie. Rahmani et Sultana, pourtant, utilisent aussi la communication comme moyen de trouver des identités plus cohérentes et d'échapper à la nostalgie, bien que le processus soit plus difficile pour elles. Dans *France, récit d'une enfance*, l'écriture sert comme acte permettant à Rahmani de déclarer publiquement l'identité qu'elle s'est construite, mais elle reconnaît aussi que le travail à construire une identité n'est pas terminé. Même en tant qu'adulte, elle voit que ces nièces, qui sont nées en France, souffriront du même manque d'identité dont elle souffre encore. Elle dit : « Mes nièces soupirent de toutes les bassesses que l'on déverse sur elles, « les Arabes »



« les Musulmans » . . . Se blindant à l'avance contre les effets violents du choc qui leur apprend que, même nées dans ce pays, d'un sang qui a cru à un avenir pour ses enfants, elles n'auront jamais de patrie » (66). Ce manque de patrie existe pour Rahmani aussi, bien sûr, d'une façon probablement même plus forte, car elle est née en Algérie. Il est beaucoup plus difficile pour Rahmani de reconstruire son identité qu'il ne l'était pour Cardinal, parce que Rahmani n'est pas française d'origine, mais cela ne l'empêche pas d'exprimer ce qu'elle comprend d'être son identité et de créer, en s'exprimant, une identité définie par la liberté.

Cela se voit quand Rahmani écrit un article pour un journal en Algérie sur la vie de la famille d'un homme accusé d'être harki. L'article n'est pas publié dans le journal auquel elle l'a soumis parce qu'il est jugé trop insultant pour l'Algérie, mais elle le publie ailleurs et le recopie dans ce livre. L'article explique clairement ce qu'elle comprend être son identité et comment elle est liée au passé. Elle écrit : « Ce que je suis, je suis seule à le savoir. C'est en raison de notre histoire que nous sommes, nous les enfants de harkis, devenus ce que nous sommes devenus » (100). Elle parle aussi de sa propre volonté et comment elle a pu commencer à se construire pour elle-même : « Entre la mélancolique idée du pays perdu ou le nécessaire abandon de mes frères d'enfance, je n'ai pas voulu choisir. J'ai rompu avec tout ce qui me semblait participer de cette situation. Je ne voulais être assignée à rien. Il me fallait seulement devenir libre » (98). En écrivant cette histoire personnelle interdite à une culture qui la rejette, Rahmani crée une identité nouvelle, une identité d'une personne libre, une personne qui n'est pas contrainte par les interdits de sa culture d'origine mais qui reconnaît l'influence de l'histoire sur son être. Son refus de silence est un acte qui la définit selon ses propres termes. C'est une façon de « devenir libre ». L'écriture, pour Rahmani, porte la liberté, ce qui constitue une grande partie de son identité choisie. Bien que ni elle, ni la prochaine génération arrivent à atteindre une

identité culturelle complètement cohérente, l'écriture sert de moyen de création d'une identité personnelle. En créant une identité qui est liée à l'histoire, mais aussi libre des contraintes fortes, l'auteur peut échapper un peu aux exigences de son passé et donc à la nostalgie.

Sultana trouve aussi du réconfort de la nostalgie lorsqu'elle exprime ses pensées et sentiments. Elle fait l'expérience d'une transformation personnelle quand ses amis la trouvent là où elle a vécu comme enfant. Elle commence à leur parler comme jamais auparavant, et elle livre l'histoire du meurtre de sa mère par son père quand elle était enfant. Tout en racontant cette histoire, elle se rend compte qu'elle est liée à l'Algérie et aux Algériennes malgré ses tentatives de leur échapper. Elle dit : « Mais l'actualité du pays et le sort des femmes, ici, me replongent sans cesse dans mes drames passés, m'enchaînent à toutes celles qu'on tyrannise. Les persécutions et les humiliations qu'elles endurent m'atteignent, ravivent mes plaies.

L'éloignement n'atténue rien. La douleur est le plus fort lien entre les humains » (155). Il est important de remarquer que cela se passe dans la partie du roman narrée par Vincent, homme français qui devient l'ami de Sultana. Ces paroles ne sont pas les pensées privées de Sultana, mais l'expression de soi. Le choix de Mokeddem de mettre cette prise de conscience importante dans un dialogue entre quelques personnes au lieu d'un monologue privé met de l'emphase sur le rôle de l'expression dans la découverte de l'identité et dans la fuite de la nostalgie. Cet aperçu de Sultana qu'elle est liée aux femmes est très important à la construction de son identité et à sa tentative d'échapper à la nostalgie. À la fin du roman, elle dit à un ami : « Khaled, je repars demain. Dis aux femmes que même loin, je suis avec elles » (181). Sultana peut aller en France, pas avec une identité complètement cohérente, mais avec une connaissance de l'importance de la communauté féminine de ses racines dans sa propre vie. Le livre se termine avec cet ordre de Sultana, mais le lecteur peut deviner qu'elle ne sera pas encore prise d'une attaque de nostalgie.

Elle se comprend mieux après s'être racontée aux autres. L'expression personnelle lui permet de sortir d'une nostalgie qu'elle croyait sans issue.

Il est aussi important de noter la possibilité que l'écriture de ces œuvres faisait partie du processus de la reconstruction de l'identité pour ces écrivains. Chaulet-Achour suggère que Mokeddem, en expliquant *L'Interdite*, dirait : « Mon histoire doit revisiter son passé meurtrissant pour se guérir de la nostalgie destructrice en se préservant des impasses du présent ; l'exil est survie » (307). Même si l'histoire de Sultana ne reflète pas la biographie de Mokeddem, l'émotion et le processus de récupération de la nostalgie à travers la construction de l'identité sont semblables. Cela est même plus probable dans les cas de Rahmani et Cardinal, qui écrivent des livres plutôt autobiographiques. Amy Hubbell interprète la carrière littéraire de Cardinal ainsi : « From her first novel in 1962 until her last in 1998, Cardinal continually rewrote the life of a Pied-Noir woman struggling to understand her independence and to navigate both present and past between Algeria and France » (86). Le processus d'expression qui est important pour les personnages romanesques qui cherchent leurs identités est probablement aussi important pour les écrivains. Ce processus ne se termine jamais parfaitement, surtout pour celles d'origine étrangère qui vivent en France. C'est donc bien possible que ces œuvres font partie de ce processus qui est un travail interminable.

La nostalgie est liée, pour les femmes qui ont vécu en Algérie, à la rupture entre leurs identités présentes et leurs identités passées. Cette nostalgie ne disparaîtra jamais complètement, peut-être, mais l'expression de soi, et avec cela la construction d'une identité personnelle plus cohérente, sert d'issue partielle de cette nostalgie. Les œuvres de Cardinal, Rahmani et Mokeddem ne se lisent pas largement hors de l'académie, surtout pas dans les pays qui ne sont pas francophones. Cependant, ce processus de nostalgie, identité et expression est important à

reconnaître sur un niveau social et même politique dans n'importe quel pays qui voit des immigrés. Ces histoires viennent des femmes francophones avec des liens à l'Algérie, mais les sentiments peuvent se traduire à un certain degré dans le contexte des immigrés d'ailleurs, qui souffrent souvent d'un manque d'accueil ou d'acceptation dans leurs nouveaux pays en même temps qu'une rupture avec leurs pays d'origine. Il faut reconnaître ce sentiment pour pouvoir créer des sociétés qui sont plus ouvertes à tous leurs habitants.

#### Ouvrages cités

Académie française. *Dictionnaire de l'Académie française*. 9<sup>e</sup> édition. Version informatisée. 5 mai 2013.

Bernard, Philippe. « La mémoire sans retour des pieds-noirs. » *Le Monde* 02 déc 2002.

Cardinal, Marie. *Les mots pour le dire*. Paris : Éditions Grasset & Fasquelle, 1975.

Chaulet-Achour, Christiane. « Autobiographies d'Algériennes sur l'autre rive : se définir entre mémoire et rupture. » *Littératures autobiographiques de la francophonie*. Ed. Martine Mathieu. Paris : L'Harmattan, 1996. 291-308.

Hubbell, Amy L. « Looking Back : Deconstructing Postcolonial Blindness in Nostalgie. » *CELAAN* 3.1-2 (2004), 85-95.

Mokeddem, Malika. *L'Interdite*. Paris : Éditions Grasset & Fasquelle, 1993.

Rahmani, Zahia. *France, récit d'une enfance*. Paris : Sibine Wespieser éditeur, 2006.

Rice, Alison. *Polygraphies : Francophone Women Writing Algeria*. Charlottesville, VA : University of Virginia Press, 2012.

Wood, Nancy. « Remembering the Jews of Algeria. » *Parallax* 4.2 (1998) : 169-183.